

Marianne net, 4 septembre 2020

Fin de la revue "Le Débat" : la "démocratie intellectuelle" à l'épreuve du nouvel "air du temps"

Jean-Pierre Le Goff , philosophe et sociologue, président du *Club Politique Autrement*, a écrit de nombreux articles dans la revue *Le Débat*, dernier ouvrage paru *La France d'hier*, édit. Stock, 2018

Après quarante ans d'existence, la revue "Le Débat" s'arrête. Jean-Pierre Le Goff, qui a contribué plusieurs fois dans la revue, déplore sa disparition et s'interroge sur la reconstruction intellectuelle qui doit avoir lieu.

Le Débat est la revue qui a le mieux incarné, à mes yeux, l'attention accordée aux phénomènes nouveaux, aux mutations sociales et historiques en dehors des idéologies et des schémas préconçus, du cadre universitaire et des cloisonnements entre les différents savoirs. Aujourd'hui, le constat dressé par Pierre Nora et Marcel Gauchet me paraît sans appel. La baisse du niveau culturel, la montée d'une radicalité victimaire et délatrice qui met en danger la liberté d'expression, la difficulté de plus en plus grande de mener une réflexion et un débat argumenté en dehors des clivages et des camps... constituent bien des réalités. Dans cet "air du temps" problématique, *Le Débat* n'en a pas moins constitué et constitue encore une référence pour les exigences intellectuelles qu'il a fait valoir depuis quarante ans.

"Contre vents et marée^[1]"

Après la fondation de *Commentaire* par Raymond Aron en 1978, celle du *Débat* par Pierre Nora en 1980 venait à point nommé. Les illusions révolutionnaires de l'après-mai étaient en crise, l'"effet Soljenitsyne" avec la publication de *L'Archipel du Goulag* et la critique du totalitarisme avaient commencé à battre en brèche l'hégémonie du marxisme et la fascination qu'exerçait encore le communisme sur la grande partie de l'intelligentsia. *Le Débat* en appelait à un "régime de démocratie intellectuelle" pour décrypter ce moment historique de rupture et de recomposition^[2]. Il entendait étudier en toute liberté ce basculement, en mettant fin à l'absurde choix de nombre d'intellectuels de gauche : "Plutôt avoir tort avec Sartre que raison avec Aron."

En 2018, la revue affirmait une nouvelle fois un type d'engagement revendiquant l'indépendance et l'autonomie de l'activité intellectuelle par rapport aux engagements politiques et partisans ; elle entendait maintenir « contre vents et marées » un regard libre sur un monde en plein bouleversement.

Cette orientation n'était pas seulement à contre-courant du "politiquement correct" qui régnait dans la société, mais depuis la fin des années 1970, le statut des intellectuels avait commencé à changer. La promotion médiatique des "nouveaux philosophes" avait marqué une étape dans la fin de la « République des Lettres » et d'un certain type de lectorat : *"Plus les gens lisent, moins ils lisent, écrivait déjà Castoriadis. Ils lisent les livres qu'on leur présente comme "philosophiques" comme ils lisent des romans policiers. En un sens, certes, ils n'ont pas tort. Mais, en un autre sens, ils désapprennent à lire, à réfléchir, à critiquer. Ils se mettent simplement au courant, comme l'écrivait l'Obs il y a quelques semaines, du "débat le plus chic de la saison"^[3]."*

La peopolisation d'intellectuels médiatiques qui vivent encore dans les ruines du Quartier latin avec leurs petites histoires de famille, exprime une fatuité et une décadence intellectuelle qui paraît sans fin.

Régis Debray avait constaté ce basculement d'une autre manière en soulignant le passage de la "logosphère" marquée par la transmission livresque à la "vidéosphère"^[4] caractérisée par une *"transmission de plus en plus rapide des données , modèles et récits"*. À l'ère numérique, elle deviendra une "hypersphère" qui englobe tout.

Le temps n'est plus comparable à celui de l'après-guerre et de Saint-Germain des Près, quand *"le dernier article de Jean-Paul Sartre"* était *"un événement politique"* ou, du moins, était *"accueilli comme tel par un milieu étroit mais assuré de son importance"*^[5]. Le milieu en question est en morceaux ; la peopolisation d'intellectuels médiatiques qui vivent encore dans les ruines du Quartier latin avec leurs petites histoires de famille, exprime une fatuité et une décadence intellectuelle qui paraît sans fin.

L'"essoreuse à idées"

L'apparition des grands médias-audiovisuels en continu et des réseaux sociaux ont constitué une nouvelle donne fonctionnant

comme uneessoreuse à idées qui attrape tout. À peine émises, les idées se trouvent réduites à quelques formules polémiques et dissoutes dans un flux continu d'informations, de reportages en direct, de témoignages et de rubriques les plus divers qui rabattent tout sur le même plan. Ce mode de fonctionnement des "idées" s'apparente à un zapping permanent où une polémique en chasse une autre et tourne en boucle à l'infini. Comme pour certains journaux, il n'est pas besoin de lire le contenu des articles, le titre suffit pour comprendre qu'on aura affaire à la énième version de schémas, d'oppositions qui se répètent constamment à quelques variantes près.

Les réseaux sociaux participent de ce fonctionnement délétaire
--

Les idées sont réduites à quelques formulations-choc, étiquetées et agitées comme des marques. Elles agissent comme des stimuli pour tous ceux qui rêvent d'en être et de participer au maelstrom ambiant. Chacun est sommé de choisir son camp au plus vite entre les "progressistes", les "conservateurs" ou les "réactionnaires", entre les indigénistes, les féministes, les écologistes ultras et une extrême-droite décomplexée.

Les réseaux sociaux participent de ce fonctionnement délétaire, en offrant la possibilité à chacun d'exprimer sans honte sa subjectivité débridée, ses affections et ses rancœurs de façon anonyme ou non. Les arguments ne font pas le poids dans ce jeu de miroir et d'affrontement virtuel entre egos ; l'authenticité des sentiments et le paraître virulent écrasent tout. Ils donnent une visibilité sommaire avant que celle-ci ne soit engloutie dans cette machinerie de l'insignifiance faite d'un chaos d'images et d'une logomachie indéfinie. Que deviennent dans ces conditions, la lecture et les exigences propres au travail intellectuel qui impliquent un recul réflexif et critique, une temporalité en rupture avec le culte du présent et de la réactivité ?

Fin d'une époque ou "fin de partie" ?

Ce fonctionnement délétaire des grands médias-audiovisuels et des réseaux sociaux ne me paraît pas pour autant une fatalité. Tout dépend encore de la déontologie de ceux qui les animent et de l'usage qu'on en fait, en demeurant lucide sur leur mode de fonctionnement. En l'affaire, le refus puriste et hautain n'aboutit à rien. La question me paraît plutôt de savoir si et comment il est

possible de donner l'envie à leurs utilisateurs d'aller plus loin, d'approfondir leur réflexion.

La réponse à cette question n'a rien d'évident, dans la mesure où le règne de l'écran et de la réactivité s'est croisé avec un phénomène d'ordre social et culturel : le nouveau fossé générationnel issu du bouleversement du tissu éducatif depuis un demi-siècle. Les situations sont différentes selon l'éducation première, les parcours individuels de vie et de formation. Mais globalement, les "enfants de la télé" et des réseaux sociaux n'ont pas été élevés dans le même terreau culturel que celui des lettrés et des élites de l'après-guerre. Déculturation historique et développement des nouvelles techniques d'information et de communication sont allés de pair. Ils ont érodé la place occupée antérieurement par l'écrit, les revues et les livres. C'est précisément là que me semble résider le grand défi.

Une revue comme *Le Débat* va nous manquer

Tout n'est pas foutu, mais la reconstruction intellectuelle ne se fera pas en un jour pour autant qu'elle puisse avoir lieu. Dans ce domaine comme dans les autres, nous ne sommes pas maîtres de l'histoire et l'avenir demeure ouvert sur des possibles qui n'ont rien de réjouissant. Quoi qu'il en soit, il importe de savoir à quoi l'on tient et ce qu'on entend faire valoir dans cette période critique de l'histoire. Les idéaux premiers de l'éducation populaire : "développer l'esprit critique dans la masse de la nation", se réapproprier et "partager le patrimoine commun", "former des élites issues du peuple"... me paraissent des exigences plus que jamais d'actualité au regard de la déculturation et de la confusion ambiante. Dans cette optique, la lecture d'articles approfondis et d'ouvrages, la rencontre et le débat argumenté entre les intellectuels soucieux d'intelligibilité globale et ceux qui sont placés en situation de responsabilité et d'action sont indispensables.

C'est dans ce cadre qu'une revue comme *Le Débat* va nous manquer.

[1] Pierre Nora, "Contre vents et marée", n° 200, mai-août 2018 .

[2] Pierre Nora, "Continuons le Débat", *Le Débat*, n° 21, septembre 1982.

[3] Cornelius Castoriadis, "L'industrie du vide", *Domaines de l'Homme – Les carrefours du Labyrinthe II*, édit. Seuil, Paris, 1986, p. 31.

[4] Régis Debray, *Cours de médiologie générale*, Gallimard, 1991.

[5] Raymond Aron, *L'opium des intellectuels* (1955), Agora, 1986, p. 242-243.